

Auguste

Il faisait nuit noire dans la chambre d'Auguste Perruchin. Seule la lumière du lampadaire extérieur, qui éclairait le parking des visiteurs, filtrait à travers les lames du volet roulant et dessinait des confettis brillants sur la courtepointe en patchwork tricotée par sa fille. Cadeau de Noël, sans doute. Celui-ci ou le précédent, il ne se souvenait plus exactement. En revanche, la laine grattait, ça il en était sûr ! Il devait toujours tirer le drap très haut en rempart contre la couverture qui, nuit après nuit, renouvelait ses assauts urticants contre son menton. Malgré les apparences, Auguste ne dormait pas. Son grand corps massif et immobile occupait entièrement le lit étroit, tel un gisant de pierre. Mais ses yeux étaient bien ouverts. Cette chère insomnie s'invitait toujours dans son lit sur le coup des quatre heures du matin, pas besoin de regarder le réveil. Auguste en avait pris son parti et l'accueillait sans impatience, comme une bonne amie à qui il pouvait dérouler la pelote de ses vieux souvenirs, puisque de laine pour en tricoter de nouveaux, il n'en avait plus beaucoup.

Un grattement contre sa porte se fit entendre. Auguste dressa l'oreille, son instinct d'ancien policier en éveil. Non, il n'avait pas rêvé. Cette fois, c'étaient de petits coups frappés et une voix étouffée qui lui parvenaient depuis le couloir.

- Lieutenant ? Vous m'entendez ? C'est Gabin. Ouvrez-moi, j'ai du neuf !

Auguste grommela d'un ton bourru qu'il venait, s'assit avec la souplesse d'un chat rhumatisant sur le bord de son lit et enfila ses charentaises. Cadeau de sa fille. Elles grattaient aussi. Il glissa jusqu'à la porte et fit entrer son visiteur, non sans jeter un regard suspicieux dans le couloir pour s'assurer que l'infirmier de garde n'avait pas surpris la manœuvre. Depuis l'irruption de ce satané virus et la déclaration d'un cluster dans la maison de retraite, tous les pensionnaires étaient consignés dans leur chambre, les visites étaient rigoureusement proscrites et les échanges avec le personnel réduits à leur plus simple expression. Mais le garde-chiourme devait ronfler à cette heure. Maurice Gabin, son voisin de la chambre d'en face, agitait devant lui un journal, les yeux brillants d'excitation malgré la cataracte.

- Lieutenant ! Tout est expliqué dans le journal, mais je n'ai pas pu lire l'article. Vous pouvez jeter un œil ?

Auguste réprima un sourire satisfait et chassa ses lunettes avec une lenteur étudiée. Gabin savait y faire avec lui. Depuis qu'il avait appris le passé d'Auguste dans la police, il lui donnait toujours du « Lieutenant », lui rappelant ainsi des heures glorieuses à élucider les mystères et traquer les malfrats, plutôt qu'à faire des sudokus en attendant la soupe. Sans sel. En première page du canard local s'étalait un gros titre :

« Mystérieuse disparition dans la chambre mortuaire de la Maison des âges de Dorville. Monsieur Hector Janson, résident de la maison de retraite, a disparu de la chambre mortuaire où il était... »

Auguste avait commencé la lecture à haute voix, mais s'était rapidement tu et dévorait l'article pour lui tout seul. Gabin trépignait d'impatience et l'assailait de questions :

- Qu'est-ce que c'est que ces sornettes ! C'est ça qu'ils racontent dans le journal ? Le seul moyen pour y entrer, dans la salle d'attente du purgatoire, c'est de passer l'arme à gauche. Pourtant, vous m'avez bien dit que vous avez reçu hier un message de Janson sur votre téléphone, disant qu'il avait réussi à s'échapper et qu'il nous attendait dehors, si... si...

Gabin peinait à retrouver la formulation exacte.

- « si Sherlock Holmes et son fidèle Watson arrivent à trouver la combine ! », cita Perruchin, sur le ton goguenard qu'aurait sûrement pris Hector Janson s'il avait été en face d'eux. Pourtant, l'article affirme qu'il a disparu de la chambre mortuaire.

Gabin en resta comme deux ronds de flan.

- Mais comment s'y est-il pris pour entrer là-dedans ? demanda-t-il au lieutenant.

- La question n'est pas de savoir comment il y est entré, répondit celui-ci, mais comment il en est sorti.

Auguste venait d'achever sa lecture et tout excité, se leva d'un bond... pour retomber aussitôt sur le lit, le palpitant en carafe. Gabin tira une petite flasque de sa poche et lui fit boire une bonne lampée de gnôle. Juste en face d'eux, une affiche rappelant les gestes barrière s'était décollée et pendait lamentablement sur le mur. Puis il aida Perruchin à s'allonger afin qu'il puisse reprendre son souffle.

- Du calme, Lieutenant ! N'allez pas nous faire une attaque, surtout maintenant que ce diable de Janson nous a lancé un défi.

- Tu as raison, Gabin. Il faut mobiliser les quelques neurones qui s'agitent encore sous notre crâne, si on ne veut pas rester moisir ici. On n'est quand même pas plus cons que ce blanc-bec ! Il n'y a pas à tortiller. Comme tu l'as dit toi-même, mon vieux Gabin, il n'y a qu'un moyen pour atterrir dans la chambre mortuaire : être mort.

Hector

Elle était bien raide, la côte de la rue Tourlaque, nichée au cœur du vieux Montmartre. La pente surprenait toujours le commissaire Grimaud, qui l'avait pourtant gravie un nombre incalculable de fois. Il y avait fait ses premiers pas au son du gramophone de l'oncle Ernest. Et il y ferait sans nul doute les derniers, le jour où il tenterait de fuir les hurlements du pick-up de Sylvie, la jeune pigiste de France Soir qui habitait la chambre de bonne juste au-dessus de chez lui. Déjà huit ans qu'il était à la retraite, essayant d'oublier son passé de « terreur des malfrats » et autres coupe-jarrets ! Huit ans qu'il tuait le temps en écumant les puces pour compléter une collection de boules à thé entamée lors d'une bien sombre affaire. Quelle déchéance !

Hector Grimaud resserra les pans de son loden élimé. Le froid humide et pénétrant de novembre lui glaçait les os. Pour couronner le tout, le brouillard s'était levé, jetant tout autour de lui un voile compact et inquiétant. Le souffle court, il atteignit enfin son immeuble et ouvrit la porte avec une grosse clé et pas mal de circonspection. Il sentit aussitôt une présence hostile et, par réflexe, empoigna son arme de service. Sa main se referma sur une boule à thé en céramique, décorée d'une pagode et de charmantes japonaises en chignon... sa dernière trouvaille dénichée le matin même chez un brocanteur. Pas d'un grand secours en l'occurrence !

Qu'à cela ne tienne, Hector se mit immédiatement en position de savate, les deux poings ramassés en boules devant son visage, tous les sens en éveil. C'est alors qu'un picotement irrésistible vint lui chatouiller le nez. Un éternuement tonitruant déchira le silence. Un miaulement réprobateur lui répondit, faisant s'envoler d'un coup les réminiscences policières du commissaire. Il riposta par un second éternuement, tandis que la concierge soulevait le rideau de sa loge pour identifier le responsable de ce vacarme. Le reconnaissant, elle jaillit tel un diable de sa boîte pour l'apostropher. Hector était en train d'extirper à grand peine de sa poche un immense mouchoir à carreaux pour essuyer son nez qui coulait comme une fontaine Wallace.

- Commissaire Grimaud ! Je guettais votre retour. Il faut absolument que vous meniez l'enquête ! Mon chat a disparu.

- Ben moi, je peux vous dire qu'il est bien là, Madame Germaine, mon pauvre nez peut vous le confirmer, grommela le vieux bourru en se mouchant bruyamment.

- Mais non, lui c'est Pacha.

- Si, c'est un chat, protesta Hector. Tenez, on voit ses yeux vicelards briller dans le noir.

- Mais puisque je vous dis que lui, c'est Pacha. Celui qui a disparu, c'est mon deuxième chat, Macha.

- Ma chatte, vous voulez dire ?

La concierge leva les yeux au ciel.

- Vous allez faire quelque chose ?

- Vous savez, moi, les chats, c'est pas trop ma tasse de thé, bredouilla Hector. Il avait surtout envie de rentrer chez lui pour tester sa nouvelle acquisition, bien calé dans son vieux fauteuil club balafré, les pieds au chaud dans ses pantoufles fourrées. Il sentait déjà la bonne odeur de bergamote, quand la voix piaillarde de Madame Germaine le tira de ses rêveries.

- Il faudrait aussi jeter un œil au pigeonnier du grenier. La couverture en zinc menace de se détacher, et ils ont annoncé sur Europe numéro 1 un avis de tempête pour aujourd'hui.

- Bon, bon, je vais m'en occuper. Oui, du chat, des pigeons... et de toute l'arche de Noé si vous voulez. Mais demain ! conclut le commissaire fermement, en traversant rapidement la cour intérieure ouverte pour gagner le bâtiment du fond, sans laisser le temps à la pipelette de renchérir.

La porte de la cage d'escalier lui échappa des mains et se referma dans un grand fracas métallique, poussée par le vent qui s'était soudainement mis à souffler, comme pour confirmer les dires de la concierge. Il appuya sur l'interrupteur de la minuterie et étouffa un juron en constatant qu'une fois de plus, l'ampoule était grillée. Il sortit son Zippo et commença à gravir les marches à la lueur vacillante de la flamme, lorsqu'un éclair jaillit du sol et accrocha son regard. Hector Grimaud approcha son briquet.

Ce qu'il découvrit le glaça instantanément d'effroi. Il se laissa tomber lourdement sur la marche de l'escalier, ses jambes refusant de le porter plus loin. Il ferma les yeux, espérant faire disparaître ce signe d'un passé qu'il pensait enfoui. Peine perdue ! Il brillait toujours d'un éclat maléfique. « Non, ce n'est pas possible, pensa-t-il, le cauchemar recommence ! » Les images se bouscuaient dans sa tête, les souvenirs de la plus terrible enquête de sa vie, celle qui hante sans relâche car elle reste à jamais irrésolue : l'affaire du « tueur du 5 o'clock tea », ainsi que l'avait baptisée les journaux de l'époque. Le cœur battant, Hector examina l'indice avec attention. Il s'agissait bien de la signature habituelle : une boule à thé en laiton doré remplie d'un mélange odorant. Si le commissaire Grimaud n'avait pas eu le nez bouché suite à sa rencontre avec Pacha, il n'aurait pas manqué de reconnaître le parfum subtil et délicat d'un thé vert au jasmin.

Caroline

Elle posa son sac sur le siège et en sortit son portable qu'elle posa sur la tablette. Puis elle vérifia encore une fois le numéro du siège. 42, c'était bien ce qui était inscrit sur son billet. Elle ôta son manteau et s'installa confortablement tout en allumant son PC. Deux heures jusqu'à Lyon, elle aurait le temps de mettre au propre ses notes pour le rapport d'audit qualité de la société Lansart, qu'elle venait de mener à Paris. Elle voulait le faire tant que tout était encore frais dans sa mémoire, et elle travaillait toujours très bien dans le TGV. « Espérons seulement qu'il n'y aura pas une famille avec des gamins hurlants qui vienne s'installer à côté de moi ! » pensa-t-elle en contemplant le quai par la fenêtre du train, en attendant que son PC ait fini de démarrer. Les derniers retardataires se pressaient, un couple s'embrassait, un employé levait le bras sans doute à l'attention du conducteur, tandis que des gens agitaient la main. Bientôt, le signal sonore de fermeture des portes retentit et le train s'ébranla. Elle se plongea dans son explorateur de dossiers et ouvrit le fichier Lansart.

– Excusez-moi, toussota soudain une voix masculine au-dessus d'elle. Je crois que vous êtes assise à ma place.

Elle leva les yeux vers un grand escogriffe, coiffé d'un feutre noir et tenant un énorme carton à dessins, qui la considérait avec un petit sourire gêné.

– Je ne crois pas, dit-elle d’un ton net, et elle fourragea dans son sac à la recherche de son billet. Regardez : voiture 16, place 42.

– Moi aussi, je suis voiture 16, place 42, insista l’homme en lui tendant le sien.

Elle le prit et le scruta avec attention, puis son visage s’éclaira. « Oui effectivement, mais ce billet est un Paris-Avignon, et là, nous sommes dans le TGV Paris-Lyon.

– Sans déconner, dit l’homme en se décomposant. Ce train va à Lyon ?

– Oui, confirma-t-elle, et il est sans arrêt. Je suis désolée, ajouta-t-elle en considérant sa mine déconfite. Heureusement, Avignon n’est pas très loin de Lyon, et vous pourrez sans doute trouver facilement une correspondance.

– Sans doute, soupira-t-il. Quelle poisse ! Ça n’arrive qu’à moi, ce genre de méprise. Vous pensez que je peux m’asseoir ici ?

– Écoutez, je ne pense pas que ce soit occupé puisqu’il n’y a personne et que le train ne prendra pas d’autres voyageurs jusqu’à Lyon. D’ailleurs, le wagon est pratiquement vide, précisa-t-elle en espérant qu’il comprendrait qu’il pouvait très bien s’installer ailleurs. Mais il lui adressa un grand sourire reconnaissant si enjôleur qu’elle n’eut pas le cœur de l’envoyer explicitement paître.

– Merci, dit-il en s’asseyant en face d’elle et en lui tendant la main. Julien Vernon.

– Caroline Viard.

– Enchanté Caroline. Je veux dire, bien sûr, j’aurais préféré vous rencontrer dans d’autres circonstances, mais je suis quand même enchanté.

Caroline se contenta de sourire en retour et tenta de se replonger dans la rédaction de son document.

– Vous habitez Lyon ? demanda-t-il.